

Des monstres à soumettre !

Les prédateurs dans l'imaginaire des naturalistes au XIX^e siècle

Éric Baratay
PR Université Lyon 3, Faculté des Lettres et Civilisations
7 rue Chevreul, 69362 Lyon Cedex 07
eric.baratay@wanadoo.fr

Il n'est pas aisé de débusquer les représentations d'une époque à propos d'un mot qu'elle n'utilisait guère et qui véhiculait une notion assez différente de la nôtre. L'exemple du Dictionnaire universel d'histoire naturelle de Charles d'Orbigny, 1841-1849 est en cela représentatif du glissement des notions, et du fait que la zoologie a une histoire, avec des concepts, des terminologies et des méthodes qui évoluent.

Prédateur : un concept inconnu au XIX^e siècle

Le mot prédateur, pour qualifier un animal, ne figure pas dans le dictionnaire de Pierre Larousse (Larousse, 1865) et il n'est employé qu'à partir de 1909, comme adjectif, et 1923, comme nom, pour désigner une bête se nourrissant de proies, c'est-à-dire d'êtres vivants qu'elle a attrapés. On peut, ce que nous allons faire, plaquer notre définition contemporaine sur la faune et relever ce qui était dit des espèces appartenant à cet ensemble. Cela va nous montrer qu'il n'y avait pas d'unité de vue à leur propos et qu'elles faisaient parties ou étaient proches d'autres groupements, notamment les carnivores et les nuisibles qui ne se nourrissent pourtant pas forcément de proies vivantes ni d'animaux. On peut aussi partir non des animaux mais des mots. Or, le terme prédateur était quelquefois utilisé, depuis la Renaissance, pour désigner un homme séducteur, figuré ainsi en chasseur, piller, voleur, et cette connotation est restée en arrière-plan dans son acception animalière moderne, qu'on associe à prédation, forgée récemment (1963) à partir du latin *praedatio* (-onis) qui signifiait pillage, brigandage (Rey, 1992 : 1612) ! Le Larousse actuel définit le prédateur comme celui qui attaque et qui tue, et la proie comme un être dont il s'empare avec violence et rapacité pour le dévorer (Larousse, 1992). Si on retient cette notion de violence, le mot le plus proche, utilisé au XIX^e siècle, serait « carnassier », que Pierre Larousse définit par « se repaît de chair crue et en est fort avide », et qui véhicule dès sa formation au XVI^e siècle, à partir du provençal *carnacier* (bourreau), un sens figuré de cruel et féroce. Est-ce donc vraiment en toute neutralité scientifique, sans connotation péjorative, que ce mot est choisi au XIX^e siècle pour désigner un ordre de mammifères carnivores, comprenant le chat, la loutre, l'hyène, l'ours..., caractérisés par des canines acérées en crocs, des molaires tranchantes et des ongles aiguisés en

griffes, tandis que des oiseaux carnivores sont rassemblés dans un 'super-ordre' des rapaces, un terme forgé au Moyen Âge du latin *rapax* (-*acis*) pour dire un ravisseur, voleur, piller, avide et prompt ? Nous allons voir que cette image est appliquée au XIX^e siècle à nombre des animaux que nous plaçons maintenant parmi les prédateurs et que nous tenons là la représentation dominante à leur propos... sans qu'elle soit exclusive. Elle n'est pas activée pour certains prédateurs tout en concernant de "pacifiques" charognards, ne s'en prenant qu'à des cadavres, ou des herbivores jugés nuisibles. Dans ce sens aussi, nous butons sur l'inadéquation entre notre classification et celle du XIX^e siècle.

Du côté des naturalistes

Pour montrer ces emboitements imparfaits, la représentation dominante qui se dégage tout de même et les nuances minoritaires qui sourdent çà et là, j'ai choisi d'étudier le discours des naturalistes car ils se trouvent à l'époque dans une intéressante situation d'entre-deux. Ils décrivent, définissent, classent bien les espèces depuis la constitution de l'histoire naturelle en science précise d'observation, entre XVII^e et XIX^e siècles, en ayant peu à peu fait table rase des autorités représentées par les auteurs de l'antiquité, prôné méthode, rigueur, recherche active de la vérité, et s'être accordé sur la définition de l'espèce. La tâche avait été longtemps difficile en raison de la croyance en la génération spontanée et en l'hybridation incessante des espèces, mais John Ray (Raven, 2009) avait donné l'acceptation moderne (ensemble d'individus engendrant, par la reproduction, d'autres individus semblables à eux-mêmes) transformant l'espèce en un groupe délimité, fixe, prêt à être étudié, et ouvrant la voie à la classification, devenue la grande affaire des XVIII^e-XIX^e siècles dans le sillage de Linné dont le système s'est imposé à tous après la mort de Buffon en 1788, qui l'avait combattu, tout en étant peu à peu amendé, notamment par Cuvier pour la zoologie, entre 1795 et 1817 (Duris, 1993 ; Hoquet, 2005 ; Taquet, 2006).

Tout cela suscite et renforce une volonté euphorique de découvrir et de comprendre la nature, traduite par des expéditions scientifiques pour collecter des moissons de spécimens, quelquefois vivants, le plus souvent morts et naturalisés, et par la constitution de pôles de recherche, notamment au Muséum de Paris, où l'on étudie de mieux en mieux. Mais, en voyageant peu, en se focalisant sur la morphologie, voire sur l'anatomie à la suite de Cuvier, pour décrire, définir et classer les espèces, en ne prenant pas en compte leurs mœurs malgré les propositions de Buffon (Bernez, 2009), les naturalistes ne s'intéressent guère aux comportements, à tel point qu'à Paris la plupart attendent que les animaux de la ménagerie du Jardin des Plantes meurent pour se mettre à leur étude (Baratay, Hardouin-Fugier, 1998 ; Baratay, 2007). Ces savants sont de fait encore très réceptifs aux représentations sociales et s'avèrent représentatifs de leur époque.

Prenons l'exemple de l'équipe réunie par Charles Henry d'Orbigny (1806-1876) pour la rédaction du

Dictionnaire universel d'histoire naturelle (Orbigny, 1841-1849), qui représente l'entreprise de vulgarisation la plus importante de la première moitié du XIX^e siècle, par l'ampleur du texte et la qualité des planches (Baratay, 2007). Issu d'une famille de naturalistes, Charles Henry d'Orbigny est alors aide-préparateur en géologie au Muséum de Paris, où il recrute la grande majorité des collaborateurs d'une synthèse qu'il veut mettre au service de la société pour détruire les erreurs, fortifier les savoirs, améliorer la vie quotidienne, c'est-à-dire pour développer la civilisation, selon une conception héritée des Lumières, influencée par Saint-Simon et surtout Auguste Comte, avec la conviction de l'apparition du troisième âge de l'humanité, le scientifique, qui devrait faire donner le pouvoir aux savants et aux ingénieurs (Orbigny, 1841-1849 : I. XVI-XXII ; Grange, 2000). Importance et diversité de l'équipe, qualité de l'entreprise, succès public traduit par des rééditions : il y a là un bon exemple pour traquer les prédateurs et l'imaginaire qui les entoure à cette époque.

Des animaux féroces, bêtes et nuisibles

Or, les animaux que nous désignons ainsi sont déjà essentiellement considérés par leurs capacités à attraper et à tuer, quelles que soient les approches zoologiques des contributeurs du dictionnaire. L'atypique Boitard, ancien voyageur, vieux disciple de Buffon, pourfendeur de la zoologie de cabinet, n'évoque du Jaguar que ses modes de chasse et d'attaque. Homme de laboratoire, Charles d'Orbigny ne retient du Boa que son habitat, sa reproduction et surtout ses manières d'attraper, briser et déglutir ses proies (Orbigny, 1841-1849, III. 418, II. 612). La tendance des naturalistes de l'époque à ne retenir que les gestes fondamentaux (mouvements, alimentation, reproduction) pour la vie des individus et des espèces, à ne pas regarder et voir les sociabilités, les communications, les jeux, les adaptations, est accentuée dans le cas des prédateurs, ainsi réduits au rang de machines à dévorer, une conception renforcée par le primat donné à l'anatomie, et à l'attention portée à certains caractères (griffes, dents, mâchoires, etc.) dans le cas des prédateurs, qui paraissent confirmer que ces animaux sont faits pour ça et même que pour cela.

Ces machines à tuer sont évoquées sans passion, par exemple la Loutre de Sibérie ou l'Aigle européen (Orbigny, 1841-1849 : VII. 451 & I. 213), si elles ne dérangent pas l'Homme, ...surtout l'Occidental, ...et le rédacteur de la notice car il faut évidemment faire la part de la diversité des sentiments individuels dans cet ouvrage collectif. Mais, le plus souvent la description s'accompagne de considérations morales. Étudié naturalisé au Muséum, où déjà l'on s'intéresse à son canal nasal pour expliquer sa faculté à rester dans l'eau à guetter sa proie, à ses mâchoires pour comprendre leur grande ouverture et à sa dentition, le Caïman est aussi quelque peu regardé à la ménagerie ; mais, comme il ne bouge guère « dans les circonstances défavorables » où il est placé, les regards se concentrent sur ses rares instants d'activité pour prendre les poissons et ses « moments de colère » ainsi surévalués et conçus comme le fondement de sa nature. Du Crotale, le naturaliste Gervais

retient d'abord la cruauté de la mort qu'il inflige à ses victimes, y compris les hommes : une « soif inextinguible dévore le patient ; la langue sort de la bouche et se tuméfie ; un sang noir coule de ses narines, et la gangrène a corrompu ses chairs. » Ce pouvoir destructeur persiste longtemps d'après les histoires que Gervais rapporte sans sourciller : des gens moururent pour avoir porté le linge infecté d'un mordu ; d'autres succombèrent successivement en se passant les bottes d'une victime, un croc étant resté dans le cuir ; les spécimens naturalisés, même anciens, même conservés dans l'alcool, doivent être maniés avec précaution par les savants, car le venin reste tapi dans les crochets. Aussi bien, et à l'instar du Naja, l'autre Ophidien à la morsure « terrible », ce Crotale est représenté au moment d'attaquer et de frapper, sur la planche qui lui est dédiée, avec la tête et le début du corps relevés, une disposition de plus en plus fréquente dans l'art animalier pour les serpents exotiques depuis l'expédition d'Égypte qui a permis d'en observer de près (*in* Orbigny, 1841-1849 : IV. 356, 369 & VIII. 569 ; Baratay, 2007 : 193-194 ; Pinault, 1990 : 211).

Le jugement prend de l'ampleur en "montant" dans la classification, des zoophytes à l'homme, selon la conception de l'époque. Voici les Pies-Grièches, ces insectivores toujours aux aguets et en chasse, même lorsqu'elles sont repues, enfilant alors les insectes, voire de petits oiseaux ou de petits mammifères, sur les épines des buissons et des arbres pour servir de ravitaillement lorsque les ressources se font rares à l'automne. Gerbe soutient que ces oiseaux sont d'un caractère fier, hargneux, méchant, vindicatif, prenant plaisir à déchirer leurs proies avec leur « forte dent au bout du bec », qu'il assimile à une épée, poussant la « cruauté jusqu'au raffinement », tuant sans nécessité, car ce naturaliste ne croit pas à leur prévoyance mais plutôt à un « goût de la destruction » faisant multiplier les « meurtres continuels », les « actes de cruauté », les « exécutions » sur des « gibets » ! La planche représentant ces Pies-Grièches ne montre pas cela, seulement leur guet sur une branche, car les dessins d'oiseaux sont prisés des amateurs d'art animalier et ceux-là ne veulent qu'admirer les plumages ; il faut donc les contenter sans les heurter pour assurer la rentabilité de l'entreprise éditoriale. En revanche, la Marte est figurée plaquant un oiseau sur une branche avec ses pattes avant, parce que de « tous les animaux carnassiers, les Martes sont les plus cruels et les plus sanguinaires » : elles « ne se nourrissent que de proies vivantes », chassent « constamment », ne mangent des baies qu'en cas de « faim extrême ». Sans être pensée à part et directement, la prédation, telle que nous l'entendons, est ainsi d'abord pourvue d'une forte connotation morale ; on est loin de la vision écologique actuelle, qui a cependant gardé un côté péjoratif de cette première approche, ce qui explique que le mot prédation soit souvent remplacé par les termes plus neutres de prélèvement et régulation.

Cependant, si l'on s'en tient aux images des planches, le sommet de la cruauté est attribué au Lion représenté en train d'achever un (pacifique) herbivore tout en portant sur son visage la fureur qui doit le caractériser. J'emploie le mot visage à dessein car l'artiste a sacrifié la précision anatomique

du corps, ce qui constitue un exemple rare dans ce dictionnaire, pour concentrer ses soins, et l'attention du lecteur, sur la tête, à la crinière relevée, aux yeux perçants, au museau retroussé, à la gueule ouverte, et sur les pattes, dotées de griffes proéminentes. L'article de Boitard confirme cette représentation en insistant sur la voix terrible du Lion, « tous les animaux tremblent à une demi-lieue à la ronde », et sur sa tête effrayante lors de l'attaque. « Lorsqu'il menace, son front se ride et se plisse ; il relève ses lèvres, montre ses énormes dents et souffle comme un Chat domestique. Dans sa colère, ses yeux deviennent flamboyants et brillent sous deux épais sourcils qui s'élèvent et s'abaissent comme pas un mouvement convulsif ; sa crinière se redresse et s'agite ; de sa queue, il se bat les flancs [...]. Malheur à l'être vivant qu'il regarde dans cette attitude ; car il va s'élancer et déchirer une victime. » (*in* Orbigny, 1841-1849 : X. 153 & VIII. 1 & III. 412 ; Baratay, 2007 : 127, 78, 81). Alors que le Lion avait été érigé en animal curieux par l'aristocratie du XVIII^e siècle, il redevient un animal féroce au XIX^e siècle, sous l'impulsion des voyageurs-chasseurs-écrivains, tel Boitard, qui justifient ainsi leurs tirs sur tout ce qui bouge et donnent des émotions aux lecteurs en pantoufles. L'époque ravive du coup le vieil imaginaire chrétien, qui insistait sur les mêmes aspects du Lion et qui faisait de cet animal rugissant un symbole du démon dévorant les âmes ou, quelquefois, du Christ punissant les pécheurs (Baratay, Hardouin-Fugier, 1998 ; Voisenet, 1994 : 242, 248).

Cette insistance sur la férocité plaît à l'époque romantique, alors qu'elle valorise le sauvage, la fureur, le combat, des artistes, tels Degas ou Barye, aux écrivains, comme Gautier ou Flaubert (Hardouin-Fugier, 2001), et c'est bien ce trait qui permet de dessiner en filigrane le camp des prédateurs alors que ses espèces sont étroitement liées à d'autres ensembles. D'abord à celui des carnassiers avec un lien qui n'est pas réduit au fait de manger de la chair, vivante ou morte, mais qui est étendu aux caractères. Le portrait moral du Dauphin par Boitard, un animal vorace, brutal, stupide, « n'ayant d'intelligence que juste ce qu'il en faut pour dévorer leur proie et reproduire leur espèce », est proche de celui du Vautour par Gerbe : tout aussi vorace, à l'instinct dépravé, à la physionomie peu intelligente et repoussante. L'autre ensemble est celui des nuisibles. Boitard commence son article sur le Dauphin par l'évocation des dégâts commis sur les filets des pêcheurs de Thons en Méditerranée, de même que Blanchard consacre cinq colonnes sur huit aux « horribles dégâts » des Criquets dans les champs et un long passage aux « ravages immenses » des Blattes dans les provisions. Dès lors, que faire des prédateurs, ces animaux féroces, bêtes et nuisibles ? Certainement pas les respecter, comme le faisaient dans l'antiquité les Égyptiens et comme le font les Indiens qui adorent les serpents les plus dangereux, à l'instar de « tous les objets de la crainte des peuples ignorants », ou comme le faisaient les Grecs antiques qui croyaient naïvement que le Dauphin était doux, intelligent, familier, obéissant, et le Lion noble, fier, courageux (*in* Orbigny, 1841-1849 : IV. 623 & XIII. 45 & IV. 344 & II. 601).

Se soumettre ou disparaître

Ces animaux doivent être soumis au joug de l'homme et changer leurs comportements s'ils veulent survivre. Ainsi, écrit Gervais, les Pies-Grièches placées en captivité et sans cesse nourries perdent leur « méchanceté » sous l'influence bénéfique de l'homme, qui les rend douces, soumises, familières. De même, le Lion, injustement promu roi des animaux pour Boitard, ne résiste pas face à l'homme, le véritable maître de la nature : il devient pleutre, fuit, ne sort plus que la nuit, ne s'attaque plus qu'à de faibles proies, par surprise et perfidie, ose à peine s'en prendre au petit bétail en étant vite réduit à une « fuite honteuse et précipitée » face aux bergers, et doit se contenter souvent de charognes, voire de « manger les immondices jetées hors des murs » des villes. Ce tyran des animaux dans les vastes solitudes est facilement chassé et pris par l'homme lorsque celui-ci arrive. Dès qu'il est prisonnier, le Lion devient lâche, se laisse attacher, museler, conduire. S'il est pris jeune, il s'apprivoise bien, devient « doux et caressant », tout en restant capricieux. L'un des modèles de ce programme de soumission est le Faucon, qui s'est mis depuis longtemps au service des hommes et pour lequel Gérard souhaiterait qu'il soit placé au premier rang des animaux de proie, donc des oiseaux, parce qu'il est le plus beau, le plus courageux, le plus agile, avec son vol soutenu, sa faculté de saisir promptement grâce à ses ongles et de déchirer aisément avec son bec, et le plus sain en refusant les cadavres. Ce qui est réprouvé dans la nature "sauvage" devient un atout dans l'ordre humain "civilisé" (*in* Orbigny, 1841-1849 : X. 153-155 & III. 411-412 & V. 563 ; Beck, 1990) !

À l'inverse, face à des bêtes aux « propriétés malfaisantes » et ne voulant pas s'adapter, comme le Naja, Desmaret ne suggère que l'extermination du plus grand nombre et l'enfermement prudent de quelques individus dans les zoos, à l'instar de ces Crotales placés dans une double cage au Jardin des Plantes. En fait, les prédateurs sont traités comme tous les nuisibles dont on ne supporte plus les activités à l'heure d'une maîtrise proclamée de la nature, à l'image de ces Taupes autrefois tolérées mais devenues dérangeantes avec le développement des prairies, à partir du XVIII^e siècle, et des fenaisons plusieurs fois dans l'année, car leurs mottes empêchent de faucher ras. La destruction de ces espèces est d'autant plus sereinement programmée qu'elle ne choque jamais même lorsqu'il s'agit d'animaux plus "utiles" : décrivant longuement la pêche à la Baleine franche, Boitard prévoit sa disparition dans « quelques années » mais n'envisage pas l'arrêt de sa traque (*in* Orbigny, 1841-1849 : VIII. 569 & II. 437).

Ainsi, l'équipe du dictionnaire s'inscrit pleinement dans les représentations dominantes de l'époque et en donne une illustration détaillée. Car, le XIX^e siècle est marqué par ce désir de soumettre la nature en général, la faune en particulier, en l'inscrivant dans une volonté de prise en main des continents, parallèle et liée à la colonisation de leurs populations. Les animaux sauvages n'ont que

la possibilité de se soumettre pour être domestiqués et acclimatés, sinon ils doivent disparaître, exterminés, une conviction répandue jusque dans les rangs de la Société Protectrice des Animaux, créée en 1845. En symbolisant la nature cruelle et dévastatrice, chantée par les romantiques, théorisée par Darwin avec sa lutte des espèces pour la survie, et en représentant les éléments principaux d'une possible résistance ou d'une éventuelle rébellion à l'ordre humain, les prédateurs doivent être soumis en priorité. Cette conception commune, partagée par les élites cultivées, sociales et politiques, véhiculée par la littérature, l'art, la presse, les multiples récits de nemrods, dont se moque Alphonse Daudet dans *Tartarin de Tarascon*, se traduit par les campagnes de chasse dans les colonies et par les enfermements dans les zoos, où les grilles et les barreaux sont doublés, voire triplés pour contenir ces monstres qui, tout à la fois, font peur au public et subissent sa risée, celle qui s'abat sur les vaincus (Baratay, 2003, 2007).

Une timide revalorisation

Toutefois, cette représentation dominante connaît des nuances, bien exprimées dans le dictionnaire grâce à la pluralité des auteurs et aux observations personnelles de certains sur le terrain, des observations ponctuelles, assez rares, mais suffisantes pour les obliger à revoir des opinions communes. Ainsi Laurillard, auteur d'une expédition en Morée (Grèce), découvreur d'une variété locale du Chacal et plus intéressé par les comportements que par l'anatomie, qualifie d'« exagération » dépourvue d'« observation positive » l'affirmation courante que cet animal se jetterait volontiers sur les femmes et les enfants. Boitard, pourtant sommaire à propos du Dauphin, se veut nuancé pour l'Ours, ayant vécu dans l'une de ses régions, fréquenté les habitants et chassé lui-même : cet animal n'est pas un féroce carnassier mais un omnivore n'attaquant l'homme que pour se défendre, n'est pas brutal mais courageux, pas stupide mais intelligent au point de déjouer tous les pièges. Baudement s'appuie sur les expériences de physiologistes, dont Claude Bernard, pour réfuter, à l'article Vipère, les histoires rapportées par Gervais à l'article Crotale, sur le danger persistant du venin répandu dans les objets et la fréquence des accidents (*in* Orbigny, 1841-1849 : III. 569 & IX. 257-259 & XII. 247).

Pourtant, ces nuances peinent à infléchir les représentations. Pour réhabiliter le Grand-Duc, parce qu'il rend service à l'homme en chassant serpents et rongeurs, Gerbe refuse de conclure du disgracieux (cris discordants, air gauche) au nuisible, ce qu'il fait allègrement pour le Vautour, et qualifie de « préjugés » l'antique opinion d'un oiseau de sinistre présage. Mais l'artiste représente l'animal avec une ruine à l'arrière-plan ! Desmaret qualifie de « contes absurdes » les accusations faites aux Roussettes d'être d'impitoyables carnassières en raison de l'envergure de leurs ailes, de leurs griffes et de leurs dents, alors qu'elles sont frugivores. Cependant, l'intention est trahie par la planche, car l'artiste représente un exemplaire selon la disposition habituelle donnée aux chauves-

souris depuis le Moyen Age : de face, les ailes déployées, donnant l'impression de fondre sur sa proie (le lecteur regardé), un sentiment amplifié par l'absence de décor. La planche entretient l'idée d'une cruauté démoniaque, véhiculée depuis l'Antiquité, et rappelle le sort des chauves-souris crucifiées dans cette position sur les portes des étables pour conjurer le mauvais sort. Elle rapproche ces animaux même pas des oiseaux mais des insectes, représentés ainsi, ailes déployées, sans décor autour, et les rabaisse dans les imaginaires. Bel exemple de pesanteur culturelle, notamment lorsqu'on sait que Desmaret, pourtant favorable à ces animaux, est président de la Société entomologique de France (*in* Orbigny, 1841-1849 : III. 637 & XI. 245 ; Baratay, 2007 : 118, 73) ! C'est pourquoi l'idée de respecter et de préserver les espèces, même les prédateurs, n'émerge qu'à partir de la fin du XIX^e siècle parmi les naturalistes, et d'abord chez les Anglo-saxons, à la suite de quelques pionniers tel l'anthropologue Lewis Morgan qui s'élève dès 1868 contre la disparition prévisible de beaucoup d'espèces et contre le fait que l'« unique alternative que l'on offre déjà non seulement aux espèces mais aussi aux familles et aux ordres animaux, c'est la domestication ou l'extermination. » (Morgan, 2010 : 275) La voie est ouverte pour la création des premières réserves aux États-Unis (Yellowstone, 1872) puis dans les colonies anglaises.

Bibliographie :

- BARATAY É., HARDOUIN-FUGIER É., 1998.- *Zoos, histoire des jardins zoologiques en Occident (XVI^e-XX^e siècles)*, Paris, La Découverte, 294 p.
- BARATAY É., 2003.- *Et l'homme créa l'animal. Histoire d'une condition*, Paris, Odile Jacob, 377 p.
- BARATAY É., 2007.- *Portraits d'animaux. Les planches du Dictionnaire universel d'histoire naturelle de Charles d'Orbigny (1841-1849)*, Lyon, Fage, 336 p.
- BECK C., 1990.- *Le Faucon, favori des princes*, Paris, Gallimard, 112 p.
- BERNEZ M.-O., 2009.- *L'héritage de Buffon*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 467 p.
- DURIS P., 1993.- *Linné et la France, 1780-1950*, Paris, Champion, 281 p.
- GRANGE J., 2000.- *Auguste Comte, la politique et la science*, Paris, Odile Jacob, 317 p.
- HARDOUIN-FUGIER É., 2001.- *Le peintre et l'animal en France au XIX^e siècle*, Paris, L'Amateur, 368 p.
- HOQUET T. (dir.), 2005.- *Les fondements de la botanique. Linné et la classification des plantes*, Paris, Vuibert, 267 p.
- LAROUSSE P., 1865.- *Nouveau dictionnaire de la langue française, 3^e édition*, Paris, Larousse et Boyer, 714 p.
- LAROUSSE, 1992.- *Dictionnaire de la langue française, lexis*, Paris, Larousse, 2109 p.
- MORGAN L. H., 2010.- *Le Castor américain et ses ouvrages [1868]*, Dijon, Presses du réel, préface de L. Strivay, 275 p.

ORBIGNY C. d', 1841-1849.- *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, Paris, Renard et Martinet, 16 volumes dont 13 de textes, 3 de planches [articles cités de Baudement, Boitard, Desmaret, Gérard, Gerbe, Gervais, Laurillard, Orbigny]

PINAULT M. (éd.), 1984.- *Dessin et science, XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, RMN, 127 p.

PINAULT M., 1990.- *Le Peintre et l'histoire naturelle*, Paris, Flammarion, 286 p.

RAVEN C., 2009.- *John Ray, Naturalist : His Life and Works*, Cambridge, Cambridge University Press, 528 p.

REY A. (dir.), 1992.- *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Robert, 2383 p.

TAQUET P., 2006.- *Georges Cuvier*, Paris, Odile Jacob, 539 p.

VOISENET J., 1994.- *Bestiaire chrétien*, Toulouse, PU Mirail, 386 p.

Mots clef : naturalistes, zoologie, prédateurs, représentations, France

Keywords : naturalists, zoology, predators, representations, France

Résumé : Le XIX^e siècle est marqué par le désir de soumettre la faune en général, les prédateurs en particulier, dans une volonté de prise en main des continents, parallèle à la colonisation de leurs populations. Cette conception est bien exprimée par les naturalistes. En particulier dans l'immense *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* (D'Orbigny 1841-1849), qui représente la plus grande synthèse de vulgarisation scientifique au XIX^e siècle et qui rassemble un nombre important de collaborateurs, avec une grande diversité d'auteurs et d'artistes, d'articles et de planches.

Summary : Monsters to be subdued ! Predators in the imagination of naturalists in the 19th century The 19th century was marked by humankind's desire to subdue animals in general, predators in particular, to its managements, in line with the controls of other continents and linked to the colonisation of their populations. This conception was well expressed by naturalists. It is especially present in the *Dictionnaire universel d'histoire naturelle* (D'Orbigny 1841-1849), which represented the largest synthesis of scientific vulgarisation and which brought together a large number of contributors, with a variety of authors and artists, articles and plates.